

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT

A L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMÉS

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	45	80	160
Départements.....	18	35	75
Union postale.....	21	50	98

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Le chant du rossignol : MIGUEL ZAMACOIS.
La Vie de Paris : Rivalités de femmes : ARSÈNE ALEXANDRE
La grève des postes : Le scandale parlementaire : PÂS-PERDUS.
M. Fallières à Bagatelle : CH. DAUZATS.
Par fil spécial : ALBERT GUILLAUME.
A l'Etranger : L'empereur allemand à Vienne : RAYMOND RECOULY.
Le centenaire de Gogol.
Notes d'une provinciale : La Dentelle aux Saisons : SUZANNE TURGIS.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Dans la marine : MARC LANDRY.
Lettre de Milan : RENZO SACCHETTI.
Petite chronique des lettres : PH. EMMANUEL GLASER.
La bonne assistance : CH. DAUZATS.
Monument de Frédéric Mistral.
Dessin : Au théâtre de la Porte-Saint-Martin : « La Glu » : DE LOSQUES.
Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

LE

Chant du rossignol

Je me suis assis sur un banc du jardin. C'est la nuit, et nous sommes au mois de mai... C'est donc sans erreur possible la « nuit de mai » chantée par le poète. Il y en a trente et une comme cela. Musset en a accaparé une — et comment ! — il en reste donc exactement trente qui appartiennent à tout le monde, et sur lesquelles il est loisible à chacun de méditer et de dissertar.

Le temps, ce soir, est beau. Le jardin ressemble à un décor de théâtre ; un décor de dernier acte pour comédie moderne. Un cadre pour détresse sentimentale et pour douloureuse rupture.

La toile de fond est couverte d'étoiles ; mais cependant que les ciels de théâtre dans lesquels les élèves décorateurs sèment les constellations à coups de poinçon.

Il ne manque que les fastidieux tziganes de la coulisse, fournisseurs d'ambiance éternelle et démolissante à cinq francs le cachet.

Mais qu'est ceci ? D'où vient cette musique ? Et qui donc ce « double » si avantageusement les demi-nègres aux vestes écarlates ?

De la masse sombre d'un gros arbre épais et rond sortent tout à coup des roulades mélodiques d'une générosité déconcertante.

Le son roule comme un bruit de garçonnisme musical, grimpant jusque sur une cime du diapason, dégringolant en cascade, se perche sur un point d'orgue, bondit de nouveau sur une note élevée, y éternise un trille brillant et impeccable, et, comme pour lâcher d'avoir enfin raison de la résistance et de la force de ce son, le prodige en stupéfiantes acrobaties vocales...

Ce bruit charmant, cet ahurissant tapage harmonieux, c'est un tout petit rossignol obscur qui chante.

Et ce qu'il en dit !... Ce qu'il en sait !... ce qu'il en a dit !... On le devine là-haut dans le massif noir, pattes crispées sur la menue branche à laquelle il se cramponne, le duvet délicat de son cou hérissé par les palpitations frémissantes de son gosier.

Il chante éperdument, il chante à tue-tête, semblant chercher à sans y parvenir — à fatiguer le ressort d'un larynx miraculeux fabriqué en une matière idéale qui tiendrait à la fois du caoutchouc et de l'acier !

Quelle abondance et quelle facilité ! Il émet de l'harmonie comme un flambeau émet de la lumière et de la chaleur, et c'est un foyer de mélodie auquel l'oreille se réchauffe délicieusement.

Et je songe aux efforts si laborieux des gosiers humains. Je songe aux anémiques découragés des cours de chant, à tous les déraillements vocaux des auditions d'élèves... Et je songe aussi, hélas ! aux tentatives lamentables de pas mal de grandes dames et de bourgeois que les succès de quelques-unes de nos cantatrices mondaines de talent empêchent de dormir... et qui, dans les soirées, nous le rendent bien !

Cependant le rossignol s'est tu. Sa dernière note s'est évaporée, douce et pure, dans la nuit, et plus rien n'a révélé sa présence dans le gros arbre épais et rond.

Je me suis bien gardé de récompenser par un ballement des mains le modeste petit virtuose ; je savais qu'en l'applaudissant je le ferais fuir, au rebours des artistes de chez nous que le bruit de la claque fait revenir si précipitamment avec des prosternations de fausse humilité.

Après son tour de force musical, le petit rossignol n'est pas venu saluer. Il n'a pas quitté l'abri du portant de feuillage pour se montrer à la lumière de la lune, cette rampe des théâtres de rossignols. Espèce d'artiste rarissime à qui l'admiration du public fait peur, et qui au moindre chuchotement approuvait s'esquive, affolé, dans le troisième desus !

Il est resté dans l'ombre, le rossignol, sans manifester aucun orgueil ; chantant, pour soi-même, comme Carmen, content d'être au monde et de n'y voir

pas clair, joyeux seulement de vivre, heureux qu'il fasse beau, que son nid soit bâti et que la couvée s'annonce bien.

Un imperceptible frou-frou indique seulement que pour délasser ses pattes le petit chanteur a passé du côté cour au côté jardin. Quant aux bouquets, que lui importe ! il vit dedans !

L'entracte est de courte durée. Le rossignol ne se tait que le temps de permettre au crapaud de critiquer. Pendant que l'artiste souffle, l'envie siffle...

Quant le crapaud a sifflé plusieurs fois dans sa clef de cristal, le rossignol, indifférent, recommence son morceau. Le son charmeur crépite à nouveau comme un feu d'artifice musical ; sans se tromper, avec la même perfection, l'oiseau égrené, strictement identique, l'arabesque compliquée de sa mélodie...

Pendant qu'il remplit positivement l'immensité de notes éparpillées, sans la moindre fatigue, avec une aisance et une prodigalité stupéfiantes, je pense aux mille théories pédagogiques des professeurs de chant, à leurs méthodes innombrables, à leurs systèmes et à leurs trucs ; aux controverses interminables sur la façon d'émettre le son, de placer la voix, de respirer. Et je pense au petit rossignol qui gazouille là-haut et qui, sans exercices préliminaires, sans études préparatoires, s'est mis un beau soir à chanter, et a du premier coup atteint la perfection surnaturelle. Car c'est sa fonction de chanter comme c'est celle de la rose de resplendir et de sentir bon.

A peine un petit repos pour reprendre haleine et le voilà qui gazouille encore une fois, avec une volonté, une vigueur et une conviction ahurissantes.

Et je pense tout à coup que l'idée singulière est venue à des gens d'enregistrer, au moyen de signes concrets et banals, cette musique-là.

Ainsi il s'est trouvé des gens qui ont espéré, en associant des consonnes et des voyelles, reconstituer ces résonances ! Il s'est rencontré des écouteurs assez profanes pour leur plaisir pour se demander quelles syllabes rappelleraient le plus fidèlement possible ce bruit, si l'on peut dire, immatériel !

Mais comment expliquer que le premier qui se soit livré à ce petit jeu de bêtise ait été précisément un Athénien ? et quel Athénien ! Comment expliquer qu'un poète, extrinsèque et supradélicat par définition, se soit complu à cette amusette de physicien, à cette interprétation scientifique d'une sensation artistique ? Comment expliquer qu'un Aristophane se soit abaissé à traduire en une onomatopée de café-concert ce que je ne sais quoi musical qui était toutes les notations alphabétiques ? Ecoutez :

Epopo po po po po po po po
Jo, lo, ito, ito, ito, ito
Tio, tio, tio, tio, tio, tio
Trioto, trioto, tolobrix
Trototrototrototix
Kikkabou, kikkabou.
Trototrototrototix.

Ca, le chant du rossignol ? Il faut n'avoir jamais été assis une belle nuit de mai dans un jardin, à proximité d'un arbre épais et rond dans lequel s'égoïsse un rossignol, pour trouver quelque analogie entre une pareille mélodie africaine et l'impeccable solo du « chanteur de la nuit » !

Est-il possible que l'auteur des Noces ait cru, en alignant laborieusement ces syllabes bizarres, sténographier fidèlement les suaves vocalises que j'entends là, et par quoi se trouve magnifiée la beauté de cette nuit printanière ?

Quelles libations exagérées avaient donc fait perdre à Aristophane le sentiment de sa dignité pour qu'il ait consenti, lui poète, à saboter ainsi des choses sacrées à tous les poètes : un ravissement de l'âme, une extase des sens ?

N'a-t-il pas, par hasard, pris pour le chant du rossignol la chanson gutturale d'un esclave nubien caché dans le massif ?

On bien son oreille l'a-t-elle trahi, et n'est-il qu'un mauvais élève coupable d'une fâcheuse dictée musicale ?

Bien d'autres à travers les âges, compris des monomanes contemporains, se sont appliqués à exprimer par des alignements de sons articulés les subtilités du chant du rossignol, dont le charme est précisément d'être indéfinissable, insaisissable, inexprimable...

Mon Dieu ! faut-il avoir de jolies sensations à perdre, de délicieux souvenirs à gâcher ! Peut-on, quand un rossignol chante, penser à autre chose qu'à l'écouter ? Peut-on avoir l'ambition absurde d'en devenir le phonographe enregistreur, phonographe impuissant et ridicule ?

Et quel étrange besoin de toujours tout analyser, de tout disséquer, de tout mettre en formules !

Ne peut-on laisser à la poésie et à la rêverie quelques suprêmes petits refuges ? Ne peut-on contempler les étoiles sans les compter ? Et ne peut-on écouter le chant du rossignol sans le suivre sur la partition ?

Miguel Zamacois.

LA VIE DE PARIS

RIVALITÉS DE FEMMES

Il y a toujours eu beaucoup de rivalités de femmes à Paris. Mais en aucun temps, du moins de mémoire de nous, on n'en vit de si brillante, de si chatoyante, et si faite pour passionner la galerie, ravir les regards et diviser les cœurs, que celle dont les hostilités délicieuses s'ouvrent ce matin même.

Cent favorites régnaient à la salle du Jeu de Paume. En voici près de deux cents à Bagatelle. On ne saura vraiment plus où courir,

à laquelle donner son suffrage. On en sera réduit à dire, comme don Juan à Mathurine : « Ne dites rien, c'est vous que j'adore », aux cent portraits des Tuileries, et aux deux cents images de Bagatelle, comme à autant de Charlottes : « Taisez-vous, c'est vous que j'aime, mais c'est pour lui faire croire. »

De fait, je ne sais comment Paris lui-même, juge expert dans les concours de beauté, s'y prendrait aujourd'hui pour attribuer la pomme. Renonçons donc à spécialiser notre admiration, à l'accorder à un seul de tous ces portraits. Partageons-la entre tous, et le miracle s'accomplira qu'a exprimé le poète :

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entière.

C'est peut-être se tirer de difficulté en critique normand, mais il y aurait trop de dangers à courir si toutes ces belles dames se réunissaient et venaient nous demander compte de notre opinion. Qui sait si elles ne revivent pas la nuit, à les voir si vivantes le jour dans leurs beaux cadres ?

Pour ma part, je le crois. A l'heure où le dernier auto a poussé son dernier rauquement de trompe entre la place Louis XV et l'avenue de l'Impératrice (qui s'appellent, je crois, pendant la journée, la Concorde et l'avenue du Bois-de-Boulogne), des carrosses dorés sortent de l'exposition du musée des Arts décoratifs et vont prendre les modèles de Perronneau et de Nattier, pour les conduire, au clair de lune, sur les pelouses du parc du comte d'Artois, où les attendent les dames de qui la vie a été mystérieusement prolongée par David, par le baron Gérard, Mme Vigée-Lebrun, le baron Gros, puis par Baudry, Corot, Delaunay, Fantin, Henner, et tant d'autres. Celles que nous avons le bonheur d'avoir encore parmi nous sont invitées à se rendre en songe à cette fête et adorable assemblée.

Elles commencent à disputer de leur beauté, et à combiner en mille manières différentes ce tableau vivant si souvent, et si mal traité par les peintres de genre : La Comparaison. Ici, avec de tels éléments, le tableau est exquis. Mais il faut, pour le voir, faire un pacte avec le diable, et les infortunées qui écrivent sur l'art n'ont jamais vu le diable que dans la figure de certains peintres.

Je renonce donc à vous dépendre plus longtemps ce sabbat de beauté, avant de renoncer également à vous donner une idée complète de l'exposition de Bagatelle.

La Société nationale des beaux-arts, c'est tout ce que j'en puis dire de mieux, nous fait aller de surprises en surprises, et cette réunion d'effigies captivantes est plus belle encore que celles qui la précèdent.

Portraits de femmes dans les trois Républiques, dit le catalogue. Vous supposez bien que cet éblouissant programme était irréalisable intégralement. Présenter méthodiquement les spécimens plus typiques, et au plus grand complet, des femmes de 1790... de 1848, et de 1870... à 1900..., c'était une entreprise surhumaine. Mais offrir de chaque époque des exemples célèbres, séduisants, nous charmer, dénicher les figures les plus romanesques et les beautés les plus diverses, cela, on ne pouvait le mieux réussir.

Ainsi s'ordonne à peu près cette unique et capiteuse assemblée.

David triomphe avec l'admirable esquisse de Mme de Pastoret, la puissante peinture de Mme d'Orville, Mme Soudras « dame pour annoncer de l'impératrice Joséphine », enfin la Baronne Jeanin, une belle laide, pétillante de malice.

Le baron Gérard, pompeusement présenté Corinne au cap Misène et d'autres nettes et élégantes dames. Vestier, Danloux, Prud'hon, Drouais, Boilly, Ducreux, brillent à qui mieux mieux, et c'est un portrait de théâtre bien typique que celui de Mme Ménézière par le baron Gros. Comment vous caractériserai-je d'un mot tous ces portraits, dont chacun pourrait appeler des réflexions à remplir jusqu'aux bords autant d'articles plus longs que celui-ci ?

Il vaut mieux passer tout de suite aux œuvres du dix-neuvième siècle, voire à celles du vingtième. Le petit croquis peint de George Sand par Delacroix conserve toute sa grâce de fièvre romantique, et la tragique Mme Bixet, d'Elie Delaunay, la profonde tristesse qui nous émouvait tant naguère. Corot est un divin bonhomme ; Hébert, un aristocrate broyeur de pierres précieuses avec le petit portrait de Mme Jules Claretie ; Manet, Fantin, Couture, Courbet, Henner, ont pris l'autorité de l'au-delà, et pourtant ils semblent encore vivre parmi nous, ici !

Puis ce sont, parmi les peintres de qui nous attendons encore plus d'un chef-d'œuvre :

Carollus-Duran avec le somptueux et expressif portrait de Mme Henri Fournier ; Besnard avec Mme Lerolle d'une si forte sobriété d'harmonie, d'un si intime sentiment ; Mme Cazin par elle-même (un petit dessin à la pierre noire d'une inexprimable beauté) ; Mme Dubufe par Boldini, et Otero par le même éblouisseur ; la Duchesse de Rutland, vigoureuse et noble image à la Rossetti, par Jacques Blanche ; et la Polaire de Gandara, d'actualité plus que jamais ; et le beau pastel de Mme V. Klotz par Louise Breslau ; et maintes autres physionomies pénétrées d'élégance, d'esprit, de bonne grâce, dues aux pinceaux de Daubigny, de Béraud, de Gervex, de Dagnan, Courtois, Simon, Bouvet, Carrier-Belleuse, Cottet, Roll, Jeanniot, Sargent, Mme Lemaire, Boutet de Monvel, Rixens, etc., toutes portraits réelles avec l'attrait du romanesque !...

Quelques bustes se mêlent heureusement aux peintures : Saint-Marceaux, Halou et d'autres contemporains font le meilleur voisinage avec Pajon, Chinard, Pradier. Que de plaisir tout cela vous tient en réserve !

Un chagrin pourtant. Comment, dans cette réunion de chefs-d'œuvre, n'a-t-on pas mis une seule peinture de Carrière ? Une lithographie, c'est vraiment peu pour représenter un homme qui fut l'un des plus grands parmi les portraitistes des femmes de la troisième République. Certainement, dans leurs assises nocturnes, les belles dames des deux autres Républiques doivent se demander pourquoi une au moins de ces émouvantes sœurs ne vient pas...

Si par hasard vous en trouviez une à l'admirable exposition de Bagatelle, un de ces matins, j'espère que vous ne doutiez plus de l'éternelle possibilité des miracles et des imprescriptibles revanches du surnaturel !...

Arsène Alexandre.

Échos

La Température

A Paris, le temps est encore très beau, mais le froid est devenu très vif. Il est vrai que nous traversons en ce moment la période atmosphérique, que les braves gens de la campagne, et même beaucoup d'autres qui habitent les grandes villes, appellent l'époque des Saints de glace et qui président les bienheureux Mamert, Pacomé et Onésime.

La température a notablement baissé. A sept heures du matin le thermomètre marquait 9° au-dessus de zéro et 18° l'après-midi. La pression barométrique, en hausse, accusait à midi 760^{mm} ; elle reste très élevée dans le nord-ouest de l'Europe ; elle atteint 770^{mm} en Islande.

Des pluies sont tombées dans le nord et le sud de l'Europe. En France, le temps a été généralement beau. Quant à la mer, elle est beaucoup agitée sur la Manche.

La température s'est aussi abaissée sur toutes nos régions.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 7° à Charleville, 8° à Dunkerque, à Cherbourg et à la Hague, 9° à Boulogne, à Nantes et à Limoges, 10° à Belfort, 11° à Quessant, 12° à Lorient, au Mans, à Toulouse, à Nancy et à Gap, 13° à l'île d'Aix et à Rochefort, 14° à Biarritz, à Bordeaux, à Clermont, à Besançon, à Cette et à Marseille, 15° à Perpignan, à Lyon et à Orléans, 16° à Alger.

En France, un temps nuageux et frais est probable.

(La température du 13 mai 1908 était, à Paris : 13° au-dessus de zéro le matin et 15° l'après-midi ; baromètre : 758^{mm} ; grande pluie.)

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Maisons-Laffitte. — Gagnants du Figaro :

Prix du Chanteloup : Harmonic ; Grand Siam.

Prix Briscœur : Charming Lily ; St Marcel.

Prix de Triel : Munster ; Prince Consort.

17^e Prix Biennal : Fleury II ; Vieux Rouen.

Prix de la Châtaigneraie : Eastman ; Namareux.

Prix de Saint-Nicolas : Bijou Royal ; Saint Mathurin.

LA FAILLITE

Quelle scène attristante ! Il aurait fallu que toute la France pût y assister pour constater à quel degré de décomposition la Chambre actuelle est tombée, combien elle est incapable de discuter même les questions les plus graves, et combien est urgente, si l'on veut sauver le pays, la réforme de la loi électorale qui nous donne de tels représentants.

Jamais le mal parlementaire dont nous mourons n'a été étalé avec ce cynisme.

Le tragique se mêlait au burlesque au cours de ce déshonorant débat que tous les partis semaient d'interjections, d'injures et de cris, et rabaisaient constamment à des questions de personnes, en se jetant à la face les uns des autres, dans un désarroi sans nom, leur passé, leurs ambitions, leurs erreurs, leurs palinodies ou leurs rancunes, sans se préoccuper un seul instant des périls du présent, ni des angoisses de l'avenir.

A un moment, à la suite de je ne sais quelle niaiserie haineuse, le tumulte est devenu si violent que cette Chambre intolérante s'est levée tout entière. L'extrême-gauche alors a entonné l'Internationale, les radicaux ont chanté la Marseillaise pendant que certains royalistes ont fait entendre la Vendémère. Il n'est pas jusqu'à M. Baudry d'Asson qui n'ait escaladé la tribune désertée pour y conduire cet orchestre de fous, tandis que M. Maurice Binder agitait en vain la sonnette présidentielle devant le fauteuil que M. Brisson avait abandonné, justement indigné, en quittant cette séance ébourrante pour laisser la place aux soldats.

C'est la fin d'un régime, répétaient les spectateurs stupéfiés dans les tribunes que les huissiers faisaient évacuer.

C'est en tout cas la faillite du régime, la faillite par la décomposition, et il ne reste plus qu'à désigner le syndic.

Les agitations parlementaires ne provoquent plus que lassitude et dégoût, et si jamais nous revienons les jours de compression et de silence, on se demande quel est celui qui protestera dans le parti républicain lui-même contre le sauveur qui aura balayé le Palais-Bourbon !

Nous sommes loin, en effet, des temps où la liberté envahissait nos âmes ; nos rêves se sont effondrés dans le plus décevant des réveils. Tout s'écroule successivement dans cette Chambre qui a la prétention de représenter le pays ; on ne s'occupe plus des intérêts primordiaux de la France ; on ne reconnaît plus ni valeur ni loyauté à ses adversaires ; les amis d'hier, on les poursuit de ses haines ; les alliés de demain, on essaye de les déshonorer ; on ne cherche que des projectiles dans leurs discours ; tout cela est fait sans générosité, sans pudeur, sans scrupule et sans tact, par une majorité qui a manqué à toutes ses traditions, qui a menti à toutes ses promesses, qui conduit le pays au seuil de l'abîme, et qui est écorchée de sa propre besogne, dégoûtée d'elle-même et méprisée de ses chefs.

Nous en sommes là.

Mais la grève des postiers, que devient-elle, dans cette bagarre ? demandera-t-on...

On s'en est occupé quelque peu, par intervalles, au milieu de la tempête ; elle semble d'ailleurs avoir échoué depuis les révolutions qui ont été prononcées par M. Barthou et que M. Clemenceau a déclarées définitives, sans appel possible et sans amnistie.

Tant il est vrai que l'énergie et l'autorité conservent encore leur prestige et qu'en usant de ce talisman légué par les Bonaparte, trop délaissés depuis leur chute, on pourrait encore lutter avantageusement contre les forces perverses de l'anarchie.

Mais il faut la continuité dans l'éner-

gie et l'autorité ; et puisque M. Clemenceau a commencé à révoquer certains agents des postes, il pourrait, dans le même sentiment de justice, frapper aussi leur chef en « démissionnant » M. Simyan. — Gaston CALMETTE.

A Travers Paris

M. Constans, ambassadeur à Constantinople, manifestait depuis quelque temps le désir d'abandonner son poste qu'il occupe depuis décembre 1898, c'est-à-dire depuis plus de dix ans. L'éminent diplomate vient d'informer aujourd'hui le ministre des affaires étrangères qu'il avait pris la résolution de quitter définitivement Constantinople.

Mais s'il dit adieu à la diplomatie, M. Constans ne renonce pas à la politique : il rentrera, c'est lui-même qui l'annonce, dans la vie parlementaire et posera sa candidature aux élections législatives.

Au moment de son départ, il n'est que juste de rappeler le zèle et l'activité avec lesquels il n'a cessé de défendre, en Orient, les grands intérêts qui lui étaient confiés.

Pour le choix de son successeur, on a déjà prononcé le nom d'un diplomate qui occupait naguère une de nos plus importantes ambassades. Mais il est possible qu'aucune décision ne soit prise immédiatement et qu'on attende quel-ques temps encore avant de faire un choix définitif.

En l'absence de l'ambassadeur, les affaires seront gérées par le conseiller, M. Boppe, dont tout le monde apprécie la valeur et qui connaît à merveille les hommes et les choses d'Orient.

Les bons exemples.

Il paraît que la Suède est un pays où les ouvriers d'Etat sont infiniment mieux traités que chez nous. C'est M. Jaurès qui nous l'apprenait hier, à la Chambre. Heureux fonctionnaires suédois ! Ils ont le contrat collectif ; ils ont la liberté syndicale ; ils ont « implicitement » le droit de grève... Ils ont même autre chose encore, de quoi M. Jaurès n'a pas parlé.

Ils ont des lois qui limitent le nombre des « débits » et qui réglementent la consommation de l'alcool ; ils en ont même qui interdisent, à de certaines heures de la journée, la vente de l'eau-de-vie. La Suède était un pays que l'alcoolisme empoisonnait lentement. Cette législation l'a sauvé. L'ouvrier, l'employé ne connaissent ni ne désirent plus, en Suède, les joies du cabaret. C'est peut-être pour cela que certaines libertés et certaines prédictions y sont moins à redouter que chez nous.

Il est vrai que nous pourrions suivre l'exemple de la Suède et, en attendant de donner au problème syndical la solution rêvée par les socialistes, nous occuper de diminuer un peu la toute-puissance du marchand de vin...

Que pense M. le député Jaurès de cette réforme-là ? L'envie-t-il aussi à la Suède ?

La matinée de gala qui sera donnée le mardi 8 juin au théâtre Sarah-Bernhardt, au profit des orphelins de Douvaine, sous le haut patronage de S. A. I. et R. Madame la comtesse d'Eu, sera positivement une véritable solennité musicale ; le célèbre pianiste Léon Delafosse, dont les auditions sont si rares, a promis le concours de son magnifique talent ; il interprétera la Fantaisie de Widor, — que dirigera le maître lui-même — ainsi qu'une série de pages classiques et modernes.

Un des clous du programme sera le quatrième acte d'Othello. Mme Ch. Max, dont la voix, le charme et le style sont hors de pair, sera une Desdémone exquise ; M. Muratore, qui vient d'être acclamé dans Bacchus, le sera aussi dans le rôle d'Othello, en remarquable artiste qu'il est.

Au programme figurera encore un Concerto de Mozart, exécuté par l'émiment flûtiste M. Ph. Gaubert. L'orchestre de l'Opéra sera dirigé par M. P. Vidal.

C'est aujourd'hui vendredi que l'on pourra visiter, de dix heures à six heures, l'ancien hôtel de Sagan, 57, rue Saint-Dominique. Cette visite a été imaginée, on le sait, au profit des œuvres de la Protection de la jeune fille et des Maisons de famille pour jeunes filles isolées.

Il n'y a pas que les travaux purement scientifiques qui permettent la découverte des vertus mystérieuses que renferment les plantes et les liqueurs, et aussi les combinaisons des uns avec les autres. Il faut compter également sur les inspirations heureuses.

C'est à l'une d'elles que l'on doit l'Anisette Marie Brizard et Roger. Grâce à elle, il n'est plus de maladies d'estomac, si l'on en fait un usage régulier après chaque repas.

Ce soir, à 7 h. 3/4 très précises, au Théâtre lyrique de la Gaîté, première (à ce théâtre) de *Prophète*, de Meyerbeer (pour les représentations de Mme Delna et de M. Alvarez).

Le Jardin de Paris fait sa réouverture ce soir vendredi. Selon une tradition qui leur est chère, tous les clubs et toutes les élégantes ne manqueraient pas de se retrouver à cette fête éminemment parisienne et qui compte toujours parmi les plus brillantes de la saison.

L'Amérique ne nous enlève pas seulement nos chanteurs à prix d'or. Voici qu'elle vient de signer avec un artiste d'une autre sorte, un artiste unique dans son genre, il est vrai ; nous voulons parler du fameux chimpanzé Consul Peter. Son manager a traité en effet moyennant

400,000 francs pour trente-cinq semaines à partir du 1^{er} mois d'août. C'est le chiffre le plus élevé qui ait été donné à un animal. Nul doute que Consul Peter ne fasse fureur en Amérique, comme il fait fureur à Paris depuis que M. Cl. Bannel l'a introduit dans la triomphale Revue des Folies-Bergère.

Hors Paris

On nous écrit de Vienne :

Le 19 mai, sera organisée à Vienne, pour la première

la majorité pour juger et condamner les actes du gouvernement.

M. Jaurès lui succède et dit que la bataille sera dure :

— On a révoqué 248 employés pour délit d'opinion !

— On a bien fait, interrompt une voix de la gauche.

Evidemment ce n'est pas l'avis de M. Jaurès, et il assure qu'on n'arrêtera pas par des brutalités le mouvement irrésistible qui pousse vers l'union les travailleurs de l'industrie privée et ceux de l'Etat. Que demandent les employés la liberté et la sécurité. « On ne peut pas faire de l'une la rançon de l'autre. »

Il est entendu qu'on discutait avec un adversaire il ne faut jamais soupçonner sa bonne foi, parce qu'il vous rendra la parole et que toute controverse deviendra impossible. Cependant j'ai peine à me figurer que M. Jaurès et ses unités se représentent vraiment les postiers comme des parias et des idiots. Cela passe la plaisanterie.

M. Jaurès prétend que le gouvernement est seul responsable de la grève actuelle. Pourquoi, quand on discutait le budget des postes, n'a-t-il pas compris qu'une enquête était absolument nécessaire ?

Mais ici se produit un incident qui est plus significatif à lui seul que toute la séance, que les revendications, que les discours et que la grève elle-même. On m'en voudrait de ne pas l'emprunter tout entier au Comptes rendus analytiques :

M. Jaurès. — Les applaudissements qui soulignent mes paroles sont le témoignage que rend la Chambre à la vérité.

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Monsieur Combarieu, n'essayez pas de faire croire que vous êtes le seul qui n'avez pas compris. (Rires et vifs applaudissements à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Combarieu. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

Chambre qu'il a été élu par les paysans. On l'écoute à peine, car les esprits ne sont pas calmes. M. Jaurès, qui tient à finir son discours, invite ses collègues à garder tout leur sang-froid, mais le marquis de Dion lui crie : « C'est une indignité de chanter l'Internationale dans une Chambre française ! »

M. Jaurès persiste à accuser le gouvernement. A l'entendre, le ministère a la grande majorité de la Chambre contre lui.

« Eh bien, qu'elle le dise ! » interrompt M. Clemenceau. A quoi son interlocuteur s'empresse de répliquer qu'elle ne le dira pas.

El puis nous revenons à l'Internationale. M. Jaurès estime que ce chant populaire est des plus innocents et que le gouvernement est bien chatouilleux. Il n'avait aucune raison de brutaliser les postiers ; mais il avait à cœur d'évoquer le spectre rouge, comme le ministère Méline et le ministère Dupuy. C'est sur cette phrase un peu démodée que M. Jaurès termine son discours, et M. Barthou monte à la tribune. Il commence par donner des chiffres et par faire le dénombrement de la grève :

A l'heure actuelle, dans le département de la Seine et à Paris, on a constaté que sur 8,227 agents il y en avait 1,022 en grève à deux heures ; sur 4,047 dantes employées, 98 ; sur 9,175 sous-agents, 336 ; sur 2,766 ouvriers, 911. Enfin, sur un ensemble de 24,215 employés et ouvriers, le nombre des grévistes est de 2,367.

El le ministre ajoute que depuis hier le personnel, résistant à certaines excitations, commence à réintégrer le service.

A l'exception de quelques grandes villes, la grande majorité du personnel postal est restée fidèle à son service et à son devoir. « Le gouvernement qui a engagé toute sa responsabilité demande à la Chambre toute sa confiance. » Les mouvements qui se produisent alors prouvent bien qu'il l'aura.

M. le ministre des travaux publics. — J'ai dit que ce mouvement est nettement révolutionnaire. (Interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

M. Jaurès. — Ce sont les applaudissements de la droite et des unités. (Bruit et interruptions à l'extrême gauche.)

puisque vous m'avez dit mon fait, permettez-moi de vous dire le vôtre.

Je dis que des bancs où vous siégez à côté de M. Ribot, vous êtes venus siéger entre M. Allemane et M. Vaillant. (Interruptions à l'extrême gauche.)

Vous avez rabaisé le débat à des personnalités misérables et faciles ; en soulevant certaines passions qui vous ont paru n'être que des états d'âme, vous avez affaibli ma situation personnelle et celle du gouvernement.

Me reprocher d'avoir été le collaborateur de M. Méline, cela n'appartient pas à l'homme qui est le prisonnier plus ou moins résigné de celui qui a planté dans le fumier le drapeau de la France (Applaudissements prolongés à gauche et au centre)... et dont l'insouciance criminelle va jusqu'à la provocation au meurtre et à l'agression contre la patrie. (Nouveaux applaudissements.)

Soit ! j'ai été le collaborateur de M. Dupuy et de M. Méline. Mais laissez-moi dire très haut devant la Chambre que, quand je rentre dans mon cabinet, je me rappelle la conscience de bon Français, je préfère avoir été ce que je fus que d'être où vous êtes. (Vifs applaudissements répétés à gauche et au centre.)

La Chambre, presque tout entière, répond au ministre par plusieurs salves d'applaudissements si nourris que M. Jaurès, si personnellement attaqué, ne peut s'empêcher de répondre :

« Je ne sais, dit-il, si j'ai fait le voyage du centre à l'extrême gauche ; mais ce n'est pas vers le pouvoir que je suis allé, et je n'ai pas pris, moi, de billet d'aller et retour. »

Le mot est drôle, il a été accueilli par un rire général qui a détendu les nerfs de la Chambre, et une petite altercation s'est engagée entre M. Clemenceau et M. Jaurès.

M. le président du Conseil a adressé à son adversaire une parole cruelle : « C'est de l'Eglise catholique que vous êtes parti. »

On attendait avec impatience de M. Clemenceau des explications moins personnelles. Il ne s'est pas fait prier ; mais il a eu la sagesse très d'être court.

M. le président du Conseil. — Puisque M. Jaurès, à propos de ce débat, a soulevé la question de la politique générale du gouvernement, je crois nécessaire de m'expliquer sur ce point.

Dans l'évolution très légitime qu'a faite M. Jaurès, du centre gauche, et même, au point de vue religieux, de l'extrême droite à l'extrême gauche de cette assemblée, il n'est pas étonnant qu'à un moment nous nous soyons rencontrés. (Rires et applaudissements à gauche.)

Et puisque vous avez déjà entendu d'éloquents discours, je demande à confesser ici que mon opinion sur M. Jaurès est telle que, lorsque j'ai accepté la présidence du Conseil, j'avais d'abord compté sur le concours de M. Jaurès.

Puis sont arrivées les grèves du Nord où le lieutenant Lantour a été tué. J'ai été alors hors de moi. Je me suis dit : « Ces grèves ne m'ont pas fait changer ma ligne de conduite, et encore à ce moment, en terminant mon discours à cette tribune, je faisais appel à la collaboration de M. Jaurès et de ses amis. »

Mais il arrive une heure où il faut bien se rendre à l'évidence, que l'opinion publique est désaccordée et se divise en deux camps. C'est pour moi, malgré mon intention de ne pas faire intervenir la troupe dans les grèves, des violences ayant été commises, j'ai compris que j'avais le devoir de prendre des précautions. Je l'ai fait, et alors je suis allé à l'extrême gauche. (Applaudissements à gauche.)

J'ai demandé, ce jour-là, à M. Jaurès : « Qu'auriez-vous fait à ma place ? Il ne m'a pas répondu et voilà trois ans que j'attends sa réponse. (Rires et applaudissements à gauche.)

Pour la grève des postes, j'ai fait la réponse moi-même et agir en conséquence. »

La question des postes qui paraît se poser aujourd'hui n'est qu'une apparence. (Très bien ! très bien ! à gauche.)

Où, nous avons appelé le peuple à la liberté. Mais la liberté, c'est le droit de se défendre. (Applaudissements à gauche.)

Avez-vous dit au peuple qu'il pouvait se tromper, qu'il pouvait avoir des conseils à recevoir ? Jamais ! (Interruptions à l'extrême gauche.)

Moi, j'ai mis mon point d'honneur à avertir que le peuple se trompait. (Applaudissements à gauche.)

Quand elle passe outre à ces avis, quand elle écoute vos excitations et se laisse entraîner à la bataille, ne faut-il pas que je maintienne l'ordre voulu par la loi, la démocratie la République ? (Applaudissements à gauche.)

Je le fais avec le sentiment profond que je rends ainsi le plus grand service à la République.

Car il faut que la République vive pour que l'éducation de la démocratie puisse se faire. Sans quoi elle se précipiterait dans l'écoulement, et alors ce sera le triomphe de ces messieurs de la droite. (Interruptions à l'extrême gauche.)

Vifs applaudissements à gauche.

Voilà comment la question se pose : d'un côté, la politique révolutionnaire, de l'autre la politique d'évolution progressive que nous suivons. Grèves au Nord, au Centre, au Midi, grèves partout, voilà de quoi vous vivez. (Vives protestations à l'extrême gauche, applaudissements à gauche.)

Voilà ce que vous faites. (Nouvelles interruptions à l'extrême gauche.)

Car il faut que la République vive pour que l'éducation de la démocratie puisse se faire. Sans quoi elle se précipiterait dans l'écoulement, et alors ce sera le triomphe de ces messieurs de la droite. (Interruptions à l'extrême gauche.)

Vifs applaudissements à gauche.

Voilà comment la question se pose : d'un côté, la politique révolutionnaire, de l'autre la politique d'évolution progressive que nous suivons. Grèves au Nord, au Centre, au Midi, grèves partout, voilà de quoi vous vivez. (Vives protestations à l'extrême gauche, applaudissements à gauche.)

Voilà ce que vous faites. (Nouvelles interruptions à l'extrême gauche.)

Car il faut que la République vive pour que l'éducation de la démocratie puisse se faire. Sans quoi elle se précipiterait dans l'écoulement, et alors ce sera le triomphe de ces messieurs de la droite. (Interruptions à l'extrême gauche.)

Vifs applaudissements à gauche.

Voilà comment la question se pose : d'un côté, la politique révolutionnaire, de l'autre la politique d'évolution progressive que nous suivons. Grèves au Nord, au Centre, au Midi, grèves partout, voilà de quoi vous vivez. (Vives protestations à l'extrême gauche, applaudissements à gauche.)

Voilà ce que vous faites. (Nouvelles interruptions à l'extrême gauche.)

Car il faut que la République vive pour que l'éducation de la démocratie puisse se faire. Sans quoi elle se précipiterait dans l'écoulement, et alors ce sera le triomphe de ces messieurs de la droite. (Interruptions à l'extrême gauche.)

cinq ordres du jour, dont une rédaction socialiste de M. Willm qui, dans un vote de priorité, a été repoussée par 381 voix contre 121.

Alors le président du Conseil s'est prononcé pour un ordre du jour de M. Mequillet, augmenté d'une disposition additionnelle de M. Chaigne. Il est ainsi conçu :

La Chambre, décidée à refuser le droit de grève à tous les fonctionnaires, fermement résolue à voir le gouvernement exiger d'eux le respect absolu de la loi, de la discipline et de leurs engagements envers la nation, maintenant sa résolution de donner aux fonctionnaires un statut légal, confiant dans le gouvernement pour assurer la sauvegarde des intérêts généraux du pays, et repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour.

Il y a eu quatre votes, dont deux à main levée. Le refus du droit de grève aux fonctionnaires a été voté par 454 voix contre 60, et la confiance dans le gouvernement a réuni une majorité qui dépasse 200 voix, 365 contre 159.

Ce qui restera de cette interminable séance, c'est l'Internationale chantée dans la Chambre par les socialistes.

Demain vendredi, les Conseils de guerre.

Pas-Perdus.

Les postiers

Si vous vous présentez au comité de grève, vous y recevez l'assurance que le mouvement s'étend. Sans doute, il y a des hésitants, des renards, pour parler l'argot révolutionnaire. Mais demain, après-demain au plus tard, tous les services seront désertés. Plus de télégraphe ! Plus de poste ! Plus de téléphone ! Et vous verrez ! Et il faudra bien que Clemenceau s'en aille. Vous rentrez chez vous, et vous trouvez votre courrier habituel. En vérité, si le mouvement s'étend le public ne s'en aperçoit point.

Les ambulants ont en grand nombre déserté leur poste. Mais le gouvernement, qui s'y attendait, a purement et simplement supprimé le service des ambulants. Pour le reste, les facteurs des imprimés sont en grève, c'est certain. Des soldats les remplacent. Quant aux facteurs des lettres, la plupart d'entre eux ont trié et distribué les lettres comme à l'ordinaire. Les employés sédentaires sont assis derrière leurs guichets. En somme, ce sont les mêmes renseignements que nous fournissons hier.

Voici, du reste, la statistique que nous a communiquée, à onze heures du soir, le sous-secrétariat des postes :

CENTRAL TÉLÉGRAPHIQUE

67 grévistes sur 750 employés.
10 dames grévistes.
2 rentrées.

Le service, pendant toute la journée, s'est effectué d'une façon normale ; plus de cent mille télégrammes ont été expédiés dans toutes les directions.

SERVICE TÉLÉPHONIQUE

70 employés grévistes sur 2,500.
125 ouvriers des lignes.
80 d'entre eux ont demandé à reprendre leur service.

EMPLOYES SÉDENTAIRES

Le chiffre des grévistes, dans les bureaux et recettes, s'est élevé à environ 700.

Ainsi, il y aurait seulement 890 grévistes, mais l'administration semble oublier les agents ambulants. Par contre, elle n'oublie pas les télégraphistes du Centre. Ils n'ont pas cessé le travail. Les gares républicaines et les soldats d'infanterie qui montent la garde dans la cour n'ont pas eu à intervenir. Camarades dames et camarades hommes ont transmis leurs dépêches sans pousser aucun cri séditieux. A quoi attribuer cette subite indifférence ? A ceci, sans doute, que les employés commencent à s'effrayer de l'orientation qu'a prise le mouvement. Ils luttent volontiers pour des revendications professionnelles. Mais ils se sont aperçus que les meneurs parlaient politique, et seulement politique.

Ils se méfient. Ils craignent d'être entraînés dans un mouvement révolutionnaire. Or, ils ne sont point des révolutionnaires de théorie. C'est une grande erreur, qu'a commise M. Chastanet, d'avoir fondé un syndicat. Le mot a scandalisé les fonctionnaires timorés.

En outre, les chefs du mouvement ne jouissent plus de la faveur populaire. M. Subra court la province. Et tant mieux pour lui, car il est suspect, malgré sa récente révocation. M. Paillon lui-même est accusé à voix basse de n'être pas un pur.

Sans doute, les chefs essaient de réagir. Ainsi ils déclarent à tout venant qu'ils ne sabotent point. Or, relisons leurs déclarations passées. Nous constaterons qu'ils ébranlaient l'efficacité souveraine du sabotage. Leur modération actuelle est un expédient.

En somme, deux services ont fait grève : celui des ambulants et celui des facteurs d'imprimés. Ce n'est pas bien grave. Le comité de grève compte beaucoup sur le « débouchage ». Mais il y a des soldats à la porte des bureaux, et des agents partout. Toutefois, l'administration a supprimé hier la dernière distribution des lettres, afin d'éviter des incidents possibles.

Au cours de la journée, on n'a signalé que deux minuscules événements. Devant le bureau du faubourg Saint-Denis, un caporal d'infanterie coloniale, voyant entrer un facteur, dit, sans malice : « En voilà un qui travaille. » Le facteur répondit en termes vifs. Un agent conduisit caporal et facteur au commissariat, où ils se réconcilièrent.

Un jeune Arménien ayant rencontré, boulevard de la Chapelle, un soldat faisant office de facteur d'imprimés l'insulta et puis se jeta sur lui. L'Arménien, qui se nomme Mohad-Nehiche, a été envoyé au Dépôt.

La Chambre de commerce de Paris a reçu hier un grand nombre de correspondances. Elle fait connaître qu'à l'avenir, elle ne recevra plus « que les lettres portant mention non seulement du département, mais de la Chambre de commerce dans la circonscription de laquelle est située la localité de destination ». (Nouvelles interruptions à l'extrême gauche.)

M. Clemenceau a reçu hier matin une délégation de la Fédération des com-

merçants détaillants, présentée par M. Bénazet, député, qui lui a offert de mettre au service du mouvement l'organisation dont elle dispose pour assurer le transport des lettres en France.

M. Clemenceau a remercié les délégués de leur démarche, mais il a déclaré qu'à l'heure actuelle l'administration pouvait suffire à tous les besoins.

Le meeting du Tivoli

Les postiers en grève — et quelques autres — se sont réunis une fois de plus, hier soir, en un grand meeting qui s'est tenu dans la salle du Tivoli-Vauxhall.

L'assistance était aussi nombreuse que la veille, mais bien moins enthousiaste déjà.

Nous sommes au soir de la deuxième journée de grève et le mouvement reste ce qu'il était au début : très partiel. Cela se lit sur le visage de chacun et le sourire, qui leint d'être joyeux, des militants ne trompe personne.

M. Marmonnier est nommé président. Il engage les orateurs à être concis :

— Il ne s'agit plus de parler, maintenant, s'écrie-t-il. Il faut agir. La province marche avec nous. Un camarade de Dijon vient de nous annoncer que dans cette ville la grève a éclaté. D'autres nous suivront. Les camarades Subra et Vallet sont partis pour faire de la propagande et nous pouvons être assurés qu'ils feront de la bonne besogne.

M. Montbrand revient de la Chambre :

J'ai assisté aux débats de l'après-midi, dit-il. Une chose m'a profondément frappé. C'est l'incertitude de nos députés. Il s'agit, n'est-ce pas, de discuter aujourd'hui, de la liberté d'opinion des fonctionnaires ? Eh bien ! on a parlé de tout à la Chambre excepté de la question à l'ordre du jour.

M. Montbrand annonce à l'assistance que M. Clemenceau a déclaré à la tribune que les révocations qui avaient été prononcées étaient irrévocables.

Les grévistes, à cette nouvelle, sifflent et hurlent au point que pendant quelques minutes on ne s'entend plus.

L'arrivée de M. Courtade à la tribune rétablit le calme. M. Courtade est le pointeur de la grève. Il établit le bilan de la journée et conclut :

— Il y a ce soir cinq mille postiers en grève.

On applaudit.

M. Marmonnier reprend la parole : il fait un tableau humoristique de la séance de la Chambre :

Je crois, dit-il, que le vent de révolution qui souffle sur nous souffle aussi maintenant sur nos députés.

Pour l'orateur, M. Clemenceau est le « grand macaque national », et M. Brisson « le président des pompes funèbres ».

La salle s'esclaffe.

— Savez-vous ce qu'on fait nos représentants au lieu de s'occuper des revendications des postiers ? Ils ont fait comme des gosses, du chahut.

Après une allocution de M. Martin, délégué de Lille, M. Jabouyart, des sous-agents, fait le procès du gouvernement.

Si j'avais devant moi M. Barthou, s'écrie-t-il, je lui cherchais au visage.

M. Simonin, secrétaire de l'Union fédérative des travailleurs de l'Etat, déclare :

— Le comité central de l'Union fédérative des travailleurs de l'Etat s'est réuni ce soir. Il a décidé que si le mouvement gréviste actuel avait, c'en serait fait pour le personnel des P. T. T. et de toutes les organisations ouvrières.

Le comité central a donc décidé de proposer aux organisations de province de se préparer pour être prêtes le cas échéant à décréter, dans le plus bref délai possible, une grève générale des travailleurs de l'Etat.

Un délégué du comité fédéral a assisté au congrès des mineurs de Lens. Il rend compte des travaux des mineurs et lit l'ordre du jour suivant :

Le congrès national des mineurs et similaires de France réunis le 13 mai à Lens, devant la situation nouvelle faite à la Fédération des P. T. T. par la révocation de 228 postiers et les mesures de répression exercées par le gouvernement, mesures que rien ne justifie ;

Tout en restant sur les résolutions votées dans sa séance du 12 mai, se réserve d'examiner à nouveau la question si les mesures prises par le gouvernement entraînent des événements plus graves ;

Proteste avec la dernière énergie contre les répressions exercées par l'Etat-patron sur les fonctionnaires, justifiant en cela même les représailles du patronat industriel, auquel il donne l'exemple ;

Exprime également contre l'emploi des soldats, fils de prolétaires, arrachés à leurs familles afin d'étrangler les justes revendications des postiers.

Attend de la C. G. T. toutes les indications nécessaires en vue des décisions qu'il conviendrait de prendre.

Cet ordre du jour est salué par une salve d'applaudissements.

M. Le Gloc tente de démontrer que le mouvement des postiers est

ristes anglais; c'est plus haut qu'il faut le placer, non loin de l'immortel Cervantes. L'ironiste espagnol embuina dans son rire mouillé de larmes une belle chose qui se nouait, l'idéal chevaleresque du moyen âge; avec les mêmes procédés, l'ironiste russe éveillait la vieille Russie, mais pour en susciter une meilleure. Comme Cervantes, Gogol a mis dans ses peintures toutes nationales une connaissance de l'homme si étendue, si profonde, que ces images localisées font vibrer les coeurs et réfléchir les esprits partout où il y a des hommes.

C'est pourquoi nous venons aujourd'hui, de l'autre extrémité de l'Europe, remercier le dispensateur d'un bienfait intellectuel dont nous avons notre part. C'est pourquoi le pays de Balzac et de Victor Hugo nous a chargés de porter son plus respectueux hommage au pays de Nicolas Gogol: nous l'offrons à la glorieuse mémoire du précurseur qui fit ravouer sur toutes les terres civilisées le génie russe, ce génie confiné après lui par les chefs d'œuvre littéraires qu'il vous n'avez cessé de nous envoyer depuis cinquante ans, comme la plus belle et la plus forte des armées conquérantes.

E. Melchior de Vogüé,

LETTERE DE MILAN

LA CRISE DE LA SCALA: UNE INTERVIEW AVEC LE DUC VISCONTI DI MODRONE. — LA SAISON DES CONCERTS.

Tout de suite après la clôture de la Scala, le bruit courut qu'une crise très grave allait se produire dans sa direction. Je me suis adressé alors au président de la Société concessionnaire du théâtre, M. le duc Uberto Visconti di Modrone, qui mieux que personne pouvait renseigner sur ce sujet les lecteurs du *Figaro*.

Très aimable, le duc Visconti a bien voulu répondre à toutes mes questions d'une manière péremptoire, sans crainte de rouvrir une plaie qui chaque année, pour notre ville, est un nouveau sujet d'affliction et qui doit être guérie au plus tôt si l'on veut garder à l'Italie sa scène nationale de musique.

Malheureusement ces bruits n'ont rien de fantaisiste. Quatre mois, du 19 décembre au 20 avril, soit de clôture de la saison, ont suffi pour amener un déficit de 250.000 francs, chiffre qui dépasse les prévisions les plus pessimistes. C'est à la suite de cet échec que le groupe de citoyens qui a obtenu il y a deux ans la concession du théâtre, et dont je suis le président, a décidé de le rendre à la ville, ne voulant point se résigner à continuer en pure perte cette gestion.

Ce droit de résiliation du contrat avec la ville nous est acquis à nouveau dès la saison 1910-1911: et je vous assure que mes collègues sont bien fixés sur ce point. Lorsqu'ils ont accepté avec moi la direction de la Scala, ils n'avaient pas le moindre espoir d'y gagner de l'argent, et ils se seraient même résignés à un déficit, pourvu que, comme l'année dernière, ce déficit ne fût pas énorme. Ils étaient flattés de pouvoir maintenir à Milan cette gloire artistique qui tient en échec les plus grandes scènes du monde. La Scala, c'est même une gloire de famille pour moi: j'en ai hérité l'amour de mon grand père et de mon père qui s'y étaient dévoués de tout leur cœur. Et j'espère encore, même si une partie de mes collègues me quitte, pouvoir aboutir à une nouvelle combinaison.

Mais il faut résoudre auparavant bien des problèmes très graves, qui ont rapport aux artistes, aux propriétaires des loges et à la ville.

Les artistes ont élevé leurs prétentions d'une manière qui n'est absolument pas proportionnée aux dépenses du public. Nous ne pouvons pas augmenter, en proportion des 3.000, des 5.000, des 10.000 francs qu'ils demandent par soirée, le prix des places, qu'il faudrait au contraire diminuer pour rendre la salle accessible au grand public et justifier ainsi une convenable subvention municipale.

Presque tous les contrats avec les artistes les plus renommés fixaient l'ordre des représentations qui, auraient dû se suivre sans délai. Si, par suite des répétitions, des indispositions des artistes, on dépassait le terme sans avoir donné toutes les représentations demandées par contrat, il fallait les payer tout de même et considérer comme supplémentaires les représentations qu'on donnait après ce terme. On payait ainsi à des artistes qui faisaient leurs débuts sur la scène de la Scala des 5.000 et même des 10.000 francs par soirée.

Un ténor qui n'était pas plus connu que beaucoup d'autres nous demanda un forfait de 70.000 francs. Des artistes dont le nom figurait à l'affiche au commencement de la saison ont touché leur argent sans même avoir chanté une seule fois!

Et cependant, à côté de ces artistes, nous avons un orchestre et des chœurs vraiment magnifiques qui nous sont envoyés à l'étranger et qui nous font des conditions raisonnables. Et il faudrait payer en plus le corps de ballet.

La Scala n'a pas de loges à louer: et ce sont les propriétaires de ces loges qui ont constitué la Société concessionnaire de la salle dont je suis le président. Ils payent en plus à la direction 195.000 francs par an: c'est un chiffre important qu'on ne serait pas sûr d'encaisser si on pouvait louer les loges comme on loue les fauteuils d'orchestre, de parterre ou de balcon.

Ce qui n'est pas proportionné à l'importance de la ville, c'est la subvention municipale. Autrefois la ville donnait au théâtre une subvention officielle; mais la population consultée par référendum se déclara opposée à cette dépense. On a dû réduire alors le chiffre et même le justifier en louant le casino Ricordi, qui est une dépendance de la Scala, en accordant des représentations populaires, etc. Maintenant la ville nous donne ainsi presque 60.000 francs, subvention qui est au-dessous de tout besoin et avec laquelle personne ne pourrait se charger de la gestion du théâtre.

Pour être, et même en toute probabilité, si nous renonçons à la Scala, un impresario s'y essaiera. Mais comme on ne pourra, évidemment, le contraindre à garder la salle en pure perte, il fera des économies mais devra sacrifier toute dignité artistique. Car il ne faut pas oublier la place que notre scène lyrique occupe dans le monde. Aux artistes qui vont gagner en Amérique des sommes fabuleuses on demande nos titres...

En attendant que la ville prenne une décision quelconque, nous préparons la dernière saison de la Société actuelle. Rien de définitif jusqu'à présent pour la saison 1909-1910. M. Mingardi, directeur

artistique, et M. Vitale, chef d'orchestre, sont en train de préparer le programme qu'on ne pourra connaître dans ses détails avant le mois de juin.

La saison des concerts bat son plein. Le Cercle philologique des dames milanaïses, à la tête duquel est la charmante comtesse Sioli-Legnani, la Fédération lombarde des œuvres des femmes, le Comité des étudiants et l'Association internationale de l'art, ont organisé, sous la direction de l'Association des amis de la musique, un concert pour les sinistres de Calabre et de Sicile. Toute l'aristocratie milanaïse accourut voir le comte Guido Visconti di Modrone diriger en maître, devant la nouvelle salle bondée du Conservatoire de Verdi, l'orchestre de la Scala.

Le comte Visconti, qui est un vaillant compositeur, dirigea une exécution merveilleuse du Poème symphonique de Smetana, *Moldavia*, l'*Eja mater* du *Stabat mater* de Pergolesi, les *Rêves* de Wagner et l'ouverture du *Tannhäuser*. On lui fit des ovations inoubliables. Dans le *Stabat mater*, on remarqua la belle voix, puissante et claire, de Mlle Cornu-chi. La soirée avait commencé par un Concerto de Bach, sous la direction de M. de Angelis, tandis que les comtes Visconti, Cicogna, d'Albertis avaient pris place au piano.

Tous les ans, après la clôture de la Scala, la Société des concerts symphoniques nous a fait assister à des exécutions exquises dirigées par des maîtres célèbres. Cette année, on préféra à la grande salle du théâtre celle du Conservatoire et les deux premiers concerts ont été dirigés par M. Vanzo, qui exécuta l'ouverture du *Ruy Blas*, le Concerto en sol mineur (op. 25), la Symphonie italienne (*l'Andante con moto* eut un succès spécial) et le Concerto pour violon et orchestre de Mendelssohn. On choisit tous ces morceaux de Mendelssohn pour commémorer le centenaire de sa naissance.

M. Galignani, directeur du Conservatoire, organisa lui aussi un concert pour commémorer le centenaire de la naissance de Mendelssohn et, en même temps, le centenaire de la mort de Haydn. M. Zampieri rappela devant une assistance magnifique composée d'artistes, de représentants du gouvernement, de la ville et de l'armée, les grandes œuvres des deux célèbres compositeurs, dont les élèves interpréteront ensuite des morceaux choisis.

Renzo Sacchetti.

NOTES D'UN PARISIEN

DERNIER SOUPRI

CETTE brave Galerie des Machines! Victime de notre ingratitude, elle était condamnée, elle devait périr...

Ah! le temps est loin où, dans la splendeur de sa jeune énergie, elle transportait d'enthousiasme les amateurs d'architecture moderne. Les Parisiens disaient alors: « Notre Galerie des Machines est harmonieuse, simple et forte. La beauté de ses lignes est faite d'élégance mathématique, et d'une parfaite adaptation de leur mouvement à l'ensemble. Elle annonce l'esthétique de l'avenir: c'est le premier monument de l'âge de fer! Qu'importe si cet édifice n'est pas d'une extrême utilité! »

Mais Paris est parfois si oublieux! La Galerie vieillissait. Elle vit deux expositions. C'est beaucoup. Peu à peu, comme ses admirateurs l'avaient tous abandonnée, des malveillants murmuraient: « A quoi sert-elle? » Et, un beau matin, on s'avisa que sa vieille carcasse devenait décidément trop encombrante: il fallait vite en faire argent, s'en débarrasser. Les entrepreneurs portèrent sur elle leur geste impie...

La bonne Galerie ne protestait pas; elle laissait faire, montrait la douceur digne et résignée d'une mélancolique géante.

Mais que se passe-t-il? Les démolisseurs, étonnés, s'arrêtent. Des centaines d'automobiles envahissent la piste, font vibrer les ruines de métal, et d'agiles troupiers improvisent un relief postal dans ce désert... Alléluia! la Galerie des Machines est ressuscitée: au bout de vingt ans, elle sert enfin à quelque chose et vient de répondre par un bienfait à l'injustice de nos offenses!

Lorsque la grève sera finie, oserons-nous achever de la démolir?

D.

Petite Chronique des Lettres

En un livre éloquent, subtil, délicat, le très bel écrivain qui signe Jean Dornis nous restitue la figure, la « vraie figure » de Leonote de Lisle. Le but poursuivi par l'auteur, sa méthode pour « dégager de l'œuvre et de la vie du poète la véritable histoire de sa pensée », nous ont été exposés ici même dans une page magistrale après laquelle je n'ose plus tenter une analyse du livre.

Du moins, je peux exprimer la belle et forte émotion qu'il m'a causée. *Essai sur Leonote de Lisle*, nous dit le titre, annonçant ainsi une œuvre de critique, d'étude, d'érudition; c'est bien cela, en effet; ces pages solides et fortes constituent un précieux document pour l'histoire littéraire du siècle passé, mais c'est autre chose aussi, c'est plus et c'est mieux: c'est une œuvre de passion, d'enthousiasme et de foi. Jean Dornis nous a habitués à ces heureuses surprises dans ses études, notamment sur la poésie, le théâtre et le roman italiens contemporains, cherchant un critique, vous trouvez une créature humaine de la plus exquise sensibilité.

Aussi comme Jean Dornis a raison d'offrir son livre « Aux jeunes poètes de France! ». C'est un présent digne d'être, digne aussi de celui qui l'inspire, de ce poète qui passa sur la terre dans un temps de critique, de machinisme, d'industrie, comme un olympien en exil, qui a été vraiment « le prêtre de ce temple éblouissant que la magie de ses vers a évoqué pour toujours et précisés dans une apparence incorruptible entre le ciel et la terre ». Ils vibreront au contact de ces souvenirs ardents et nobles, à la vue de ces images évocatrices d'un profil magnifique et hautain, au récit de cette existence tourmentée qu'il vécut comme en rêve, un rêve que « la Beauté, la Vérité, la Justice, traversent avec des

visages divins: dans de telles contemplations, il a oublié les misères de la vie, le monde et lui-même. »

J'avais signalé la semaine dernière le livre publié par M. René Benjamin sous le titre *Madame Bonheur*; ce livre mérite qu'on s'y arrête, c'est un bien joli roman et son auteur dont c'est, je crois bien, le début, est un écrivain très brillamment doué. Il y a un peu d'indécision, de tâtonnement, dans la conduite de son livre; nous ne savons pas très bien où il veut nous mener et sans doute n'est-il pas très fixé lui-même; mais si le but est incertain la route est délicate, semée d'observations ingénieuses, piquantes, profondes, et animée d'une figure tout à fait remarquable, celle de cette petite Claire Ruchot, à qui sa mère, une âpre mégère, donna comme un défi et comme un reproche ce sobriquet de Mme Bonheur, et qui, inlassablement, dans les plus tristes circonstances et les traverses les plus difficiles, s'applique ingénieusement à le mériter parce qu'elle veut être « Mme Bonheur » et parce que dans toutes ses aventures elle est grisée sans cesse par cette tournoir du bonheur qu'elle croit toujours entendre pour la première fois. Et c'est d'une très gracieuse philosophie et d'une très juste observation.

Un tout petit livre rempli de choses aimables, spirituelles et touchantes, c'est notre ami Pierre Lengé qui nous l'offre: quatre nouvelles, quatre véritables romans, courts, dramatiques, incisifs, sous le titre *l'Entraîneur*. Vous connaissez la première de ces nouvelles, « l'Entraîneur », cette amusante histoire dont les lecteurs du *Figaro* eurent la primeur et qui nous montre un amoureux d'aventures pris à son propre piège et, « entraîneur » bienveillant, ramène au mari la femme qu'il se proposait de distraire. J'ai vivement goûté aussi l'histoire du « Rétrograde », le pauvre conducteur de diligence ruiné par l'automobile et lançant dans un geste désespéré sa pauvre patache contre le tout-fer triomphant qui écrase impitoyablement les deux représentants du passé; et aussi « Bidache », la tragique aventure du pauvre boucher, voleur et suicidé par amour.

Sous le titre *La Voix de l'oiseau*, M. Henry Morane publie chez Plon un roman d'un aimable et facile symbolisme où l'émotion copieuse coule d'une source claire et limpide. « La Voix de l'oiseau », celle qui dans le drame wagnérien guide médiocrement Siegfried vers Brünnhilde, sort ici de la jolie bouche d'une chanteuse américaine, Daisy Harden; cette chanteuse conquiert à l'Opéra un public frénétique et dans l'intimité un beau jeune homme, Georges Parezan, grand admirateur de l'énergie américaine et de la jeunesse de l'effort. Cette idylle franco-américaine se terminerait très bien si la jeune fille n'était pas forcée de retourner outre-mer et ne s'y trouvait reprise par l'ascendant de sa patrie, par la noblesse, par la splendide énergie des grands Américains incarnée par un certain Carnobite et par Madison, son associé. Contre ces énergies le sentiment français de Georges a fort à faire; il sort cependant triomphant, pas pour longtemps, hélas! En effet, arrivé à San-Francisco pendant la nuit du fameux cataclysme, il trouve sa fiancée, mais il meurt lui-même, frappé par un nègre farouche; ainsi Daisy restera la blanche veuve de son fiancé et se consacra à l'art. Ce sont là des choses très tristes et assez émouvantes, en somme.

Le livre publié naguère par notre excellent collaborateur Laurent Surville de Balzac, sous le titre *Jacques et Odette*, poursuivit très brillamment une belle carrière. Il mérita sa fortune: c'est d'abord un roman très bien conduit, intéressant, copieux, avec des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort intéressante et audacieuse à propos du mariage, — encore lui! — M. Surville de Balzac a admis pas le divorce qu'il a traité d'opieux, mais des romans meublés où les événements, les péripéties dramatiques s'accumulent, où l'imagination du romancier fut généreuse pour le lecteur avide d'émotions romanesques. Et les abstractions de quintessence, les philosophes au rabais qui travaillent dans le roman, auront beau dire: cet intérêt dramatique, cette « copie », ainsi que disait La Bruyère, restent encore la qualité primordiale d'un roman pour le lecteur bénévole dont un cheveu coupé en quatre ne saurait indéfiniment retenir l'attention. Si après cela, le romancier a eu l'heureuse fortune de trouver une idée à mettre dans son livre, c'est tout à fait bien, et c'est le cas de M. Laurent Surville de Balzac qui, tout en nous faisant palpiter pendant 450 pages au récit des aventures amoureuses, mondaines et tragiques de Jacques et Odette, soutient une thèse fort

« PAR FIL SPÉCIAL »

Par Albert GUILLAUME

LA GUERRE SOCIALE

Doit-on le tuer ?



Inquiétudes

— J'ai entendu : Doit-on le tuer ?
— Je dis qu'il ne s'agit pas de nous, mais d'un grand homme politique !...

Emménagement

— Le plus ennuyeux, c'est dans le salon, cette cheminée Renaissance, tout mon mobilier est du plus pur Louis XVI...
— Oh ! Louis XVI, ça m'ennuie, mais n'importe : on passe deux ou trois couchés de gris Trianon, et ça y est !...

« Great event »

— Le clou du programme, c'est un orang-outang qui viendra souper en costume de soirée...
— Encore un qu'on va embêter pour l'obliger à passer un habit noir !...

Optimisme

— En somme, la révolution sociale, les grèves, le 1^{er} mai, on s'y fait très bien : c'est n'importe quoi...
— Oui, oui... attendez un peu... Quand le grand soir arrivera, un de ces beaux matins !...

salaires. Chaque mois la salle du comité de la rue Saussure devient le lieu de rendez-vous des représentants d'une quinzaine d'œuvres diverses du dix-septième arrondissement. Ces représentants échangent des idées, s'éclaircissent mutuellement comme toute et on se recourt ainsi avec efficacité tous les genres d'infortune.

D'autre part, Mme Lefèvre, directrice de l'établissement de la rue Saussure, s'entend avec les sociétés adhérentes à cette fédération des œuvres pour le placement de ceux de ses assistés dont elle est sûre.

Toute cette organisation ne va pas, on s'en doute, sans de gros frais. Les ateliers de la rue Saussure ont coté en construction ou transformation une cinquantaine de mille francs. Le loyer du terrain qu'ils occupent est de 4,500 francs par an.

La Société, il est vrai, vend peu ou prou les ligots de ses assistés, les étiquettes et les pièces de lingerie de ses assistés.

Mais comme le chiffre de ces ventes est sensiblement égal à celui des salaires payés pour la confection des objets vendus, et comme au compte de l'œuvre reste le prix des matières premières, du loyer, de tous les frais généraux, l'opération est naturellement désastreuse au point de vue commercial. Il arrive même que plus il y a d'assistés dans les ateliers et de travail à rémunérer, plus l'œuvre s'appauvrit.

Il y aurait pourtant un moyen de faire quelques bénéfices qui permettraient de développer l'œuvre et d'assister un plus grand nombre de malheureux sans perte. Il suffirait de vendre directement les ligots et la lingerie au public, au lieu de les céder au commerce, aux intermédiaires, qui les revendent ensuite. On bénéficierait ainsi de la différence dont profitent ces derniers.

Que les seuls sociétaires de l'œuvre deviennent ses clients pour ces deux produits et l'essor de cette œuvre sera magnifique.

En attendant, M. Clemenceau, qui s'intéresse au plus haut point à tout ce qui touche à l'assistance et qui a été séduit particulièrement par l'œuvre que préside M. Charles Schwartz, vient de déléguer un des directeurs du ministère de l'Intérieur, M. Emile Ogier, conseiller d'Etat, pour le représenter à l'inauguration des nouveaux ateliers d'assistance par le travail des huitième et dix-septième arrondissements, qui aura lieu mercredi prochain rue Saussure.

Et cette attention permet d'augurer pour cette belle œuvre quelques parts aux subventions du parti mutual. On ne saurait, certes, les mieux attribuer.

Ch. Dauzats.

A L'INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE

Le prix Archon-Desperours est partagé entre MM. Abel Bonnard, les *Royautés*, pour 1,500 francs ; J. Balde, *Ames d'artistes*, 800 francs, et Mme Neis, *Silences brisés*, 800 francs.

Prix François-Coppée : à M. Zidler, *la Terre divine*.

Prix Saintour : à M. Théodore Rosset, 1,500 francs ; à MM. Verrier et Oullon, 1,500 francs.

Prix Langlois : à M. Legouis, 800 francs ; à M. Georges Duval, 400 francs.

L'Académie répartit ainsi les prix pour le concours sur « le Drapeau » (prix du budget).

M. Maurice Couallier, 2,000 francs ; lieutenant Rollin, 1,500 francs ; Marcel Toussaint, 500 francs.

Prix Toirac : 4,000 francs, à M. Rivoire pour le *Bon Roi Dagobert*.

Un grand nombre d'autres prix, dont nous sommes obligés d'ajourner l'énumération, ont été décernés.

L'Académie a été avisée que M. l'abbé Frémont retirait sa candidature au fauteuil du cardinal Mathieu.

Ch. D.

Congrès national des Mineurs

Lens, 13 mai.

Les congressistes mineurs, à la séance de ce matin se sont répartis en commissions qui étudient chacune quelques-unes des questions à l'ordre du jour.

A midi, les délégués ont rendu visite à la municipalité, à l'Hôtel de Ville. C'est M. Basly, député, maire de Lens, qui leur a souhaité la bienvenue en une allocution où il a dit notamment :

J'ai vu avec plaisir que vous avez voté un ordre du jour de sympathie à l'adresse des pos-

tières. Vous en avez écarté la grève générale. Peut-être eût-il mieux valu ne pas poser la question car votre attitude a rassuré le gouvernement. Déjà hier, à la Chambre, on savait que les chemins de fer et les mineurs ne suivraient pas les P. T. T. dans la grève. Vous ne délaissiez pas néanmoins, j'en ai la certitude, ces travailleurs dans la défense de leurs revendications.

Cet après-midi, le congrès a continué ses travaux par la discussion, en séance plénière, de la question des retraites. Il a adopté le rapport dont les principales conclusions sont les suivantes : Retraite de 2 francs par jour, soit 730 francs par an, après vingt-cinq années de service et cinquante ans d'âge ; réversibilité de la moitié de la pension de retraite, en cas de décès du titulaire, sur sa femme légitime ou légitime, ou aux enfants jusqu'à l'âge de seize ans ; remise de l'administration de la caisse de retraites à la Fédération nationale des mineurs, sous le contrôle de l'Etat.

A la fin de la séance, M. Vermandier, délégué des postiers, qui a demandé à être entendu par le congrès, le remercie, au nom de ses camarades, des télégrammes de sympathie qu'il leur a fait parvenir hier.

« Ayant, ajoute-t-il, une communication très sérieuse à vous faire, je vous demande de rendre la séance secrète. »

Le congrès consulté en ordonne ainsi et les auditeurs sont priés de se retirer.

Jusqu'à présent le secret est parfaitement gardé sur la communication de M. Vermandier au congrès des mineurs, mais on suppose que c'est un appel à la solidarité.

Ce que l'on sait seulement, c'est qu'à l'issue de cette séance le Congrès des mineurs a voté un ordre du jour dans lequel il déclare qu'en présence de la situation nouvelle créée à la Fédération des P. T. T., la révocation de 228 postiers et les mesures de répression exercées par le gouvernement, tout en restant sur ses résolutions votées dans sa séance du 12 mai, il se réserve d'examiner à nouveau la situation et proteste avec la dernière énergie contre les mesures exercées par l'Etat-patron.

L'ordre du jour ajoute que le congrès attend de la C. G. T. toute indication nécessaire en vue des décisions qu'il conviendrait de prendre.

AUX ÉCOLES

Le favoritisme

Sur l'initiative de leur Association corporative, les étudiants en médecine se sont réunis, hier soir, aux Sociétés savantes, en un meeting de protestation et d'organisation contre le *favoritisme*. Le docteur Noir, secrétaire de l'Union des syndicats médicaux, présidait, assisté des docteurs Saunier, Lerredé, secrétaire du Comité de vigilance des praticiens, Tilloy, Pouillot, et du secrétaire de l'Association corporative.

Tout d'abord, le docteur Noir propose aux cinq cents auditeurs de se grouper « par ordre de lois, qu'elles violent sans cesse ». Alors M. Lafontaine cite de nombreux cas de favoritisme, mais les plus curieux et en même temps les plus excessifs concernent un instituteur, des pharmaciens et des vétérinaires qui ont obtenu toutes les dispenses imaginables pour poursuivre des études médicales sans droit. Il en est de même dans certains départements de la Provence.

D'ailleurs, les doléances des étudiants réguliers trouvent de nombreux échos parmi les professeurs qui, de plus en plus, sont contraints d'abaisser le niveau de leur enseignement pour être suivis par leurs élèves dont une fraction importante n'est pas prête. Il ressort, en effet, des statistiques officielles que, aujourd'hui, plus d'un quart des étudiants inscrits aux Facultés et Ecoles a été dispensé du baccalauréat. Et c'est en se basant sur ces chiffres que le docteur Lerredé proteste contre le *sabotage administratif et parlementaire de l'enseignement*.

L'Assemblée vote l'ordre du jour suivant à l'unanimité :

Les étudiants en médecine et les médecins réunis le 13 mai 1909, après avoir entendu l'énumération des faits scandaleux de *favoritisme* dont profitent, au mépris de la justice, de la loi et de l'intérêt public, les créatures de politiciens et de hauts fonctionnaires ;

Considérant que les autorités constituées ont systématiquement négligé les réclamations maintes fois renouvelées du corps médical (Union des syndicats médicaux, Comité de vigilance, Associations corporatives d'élèves, de Paris), rejettent sur les pouvoirs publics qui sont les agents *conscients et actifs* du favoritisme toute la responsabilité de ces faits ;

Se déclarent résolus à se défendre énergiquement eux-mêmes et donnent mandat, au Comité de l'Association corporative qu'ils approuvent entièrement de poursuivre la campagne pour la suppression des passe-droits, d'accord avec les groupements professionnels médicaux de France, et par tous les moyens légitimes susceptibles d'appuyer leurs revendications.

Lorsque cet ordre du jour a été ac-

clamé par les assistants, le docteur Meslier, député, dans une harangue parlementaire explique, que, grâce aux dispenses « dans dix ans, tout le monde, en France, pourra faire de la médecine, sauf les médecins ».

Jacques-Pierre.

JOURNAUX ET REVUES

Périphrases

Il n'était pas bien agréable, pour l'*Humanité*, d'enregistrer cet échec de la grève. Cette grève, elle l'a si ardemment favorisée ; elle a fait tout ce qu'elle a pu : aucun succès.

Alors, elle a trouvé des périphrases... « Confiance, fermeté, sagesse », dit-elle. Oui, elle vante les postiers d'être si sages. S'ils s'étaient mis en grève avec la belle folie qu'elle attendait d'eux, elle aurait célébré leur énergie admirable et elle aurait chanté la révolution montante. Quand les révolutionnaires sont réduits à louer la « sagesse » des foules qu'ils voulaient exciter, c'est un signe.

Les postiers sont sages ; ils sont « fermes », en outre : c'est-à-dire, probablement, que la plupart d'entre eux sont fermement résolus à négliger la véhémence exhortation des énergumènes.

Quant à leur confiance, — ah ! l'on dirait bien qu'ils ne l'ont pas placée dans la parole de ces énergumènes-là.

Et, bref, l'*Humanité* a beau se donner l'air d'admirer l'attitude des postiers : elle est certainement déçue. Si elle ne l'était pas, que lui faudrait-il pour l'éternité ?

Le résultat qu'elle a obtenu, quant à présent, c'est de faire révoquer deux cent vingt-huit employés qui seraient plus heureux aujourd'hui — eux et leurs familles — s'ils n'avaient pas cédé aux mauvais conseils des mauvais meneurs.

Voilà. Et, sur cette aventure, il est probable qu'on épiloguera, dans les ménages de petits fonctionnaires. Il est probable qu'on se lasse d'être guidé par des gaillards si malaisants.

Non, non, l'*Humanité* ne peut pas être contente.

André Beaunier.

NOTES D'UNE PROVINCIALE

La Dentelle aux Salons

Elle est d'abord le sien, mais il coïncide fâcheusement avec des grèves, des événements politiques, et force fut de n'en point parler.

Pourtant, qu'elle était intéressante, cette exposition rétrospective du Pavillon des Arts décoratifs !

Tous les points, de tous les pays, rivalisaient de beauté, de composition, d'exécution ; fils de lin, de soie, d'argent et d'or, enlacements en volutes de style, en rinceaux admirablement ourlés, ou fleuris.

Dans la partie moderne, sous les gracieux auspices de « La Dentelle de France », plusieurs vitrines attestaient que loin de périodiser chez nous, cette belle industrie est en pleine vigueur. Outre les très beaux dessins ou travaux exécutés sous la direction de la Compagnie des Indes, de M. Lefebvre ou autres grands industriels connaisseurs, des envois anonymes prouvaient que des ouvrières ou amateurs, connaissant bien la technique de leur métier, avaient composé de jolis patrons et les exécuter avec art.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler aux lectrices du *Figaro* le sujet du concours de la Dentelle de France (écharpe, mouchoir, napperon, coussin) puisqu'elles pourront revoir la plupart des objets exposés au Salon de la Nationale des beaux-arts.

Des écharpes, les unes en tulle uni brodé de marguerites, légères et frêles pour les jours d'été ; d'autres plus lourdes s'harmonisant aux costumes de tussor, superbes, comme celle-ci, entièrement au crochet, mais un crochet si nouveau, si fin, où les clairs s'allient si joliment aux mats, qu'on hésite... Où sont les rosaces frangées, têtes qui faisaient l'orgueil de nos bonnes grand-mères et qu'elles crochetaient inlassablement ?

Avouez que notre goût a fait du progrès... en ceci du moins. Et ce mouchoir en point à l'aiguille, quelle justesse de dessin, quelle observation dans ces cavaliers et bêtes qui détalent à la chasse !

Mais que dire de ce coussin tout en point à l'aiguille où des amours se balancent sur des cordelettes fleuries ? Les napperons eux-mêmes ne sont plus classiques et monotones, ils ont trouvé des lignes nouvelles, des entrées gracieuses, les uns étranges, les autres simplement exécutés. Mais un coussin est la

vraie surprise. L'idée ingénieuse d'appliquer un carré de macramé sur soie est vraiment séduisante d'autant plus que ce macramé est fait de fils d'or et d'acier, dont l'aspect brillant et décoratif séduit. Assurément, ce ne sont point des mièvreries à mettre dans nos boudoirs crémeux, mais combien décoratifs pour fumoirs, véranda, bibliothèques.

D'ailleurs le macramé ne semble pas avoir rencontré encore l'artiste qui sache mettre en relief sa beauté et utiliser les multiples ressources qu'il offre. Exécuté en fils de diverses grosseurs, les nœuds qui sont la base de ce genre de travail forment les dessins les plus variés qu'il soit possible de rêver, et très faciles à faire. Ce serait une occupation amusante pour l'été de s'y essayer, depuis le réticule jusqu'aux stores, en passant par le linge de table, nappes, napperons, coussins, entre-deux pour robes de toile, de tussor... le champ est vaste, la réussite assurée, et la solidité à toute épreuve. Les orientales le savent bien, elles qui brodent sur ce thème de si jolies variations.

Mais en France l'industrie en est peu connue ; seule dans une province de l'Ouest — petite bourgade d'allure jolie, agreste et champêtre, où faunes et sylvestres semblent s'être donné rendez-vous — une certaine d'ouvrières travaillent à un macramé primitif, qui, dans cette acception rudimentaire, se rapprochant du fillet, semble être le trait d'union de celui-ci et de la dentelle aux fuseaux ; plus simple que l'un, plus compliqué que l'autre.

Il y aurait peut-être là une industrie à perfectionner, à encourager, et comme elle est cousine de la dentelle, je la rappelle, pour mémoire, aux gracieuses et si zélées protectrices de la « Dentelle de France ».

**

Au Salon des Artistes français, maintenant, ne négligez pas de faire le tour des galeries au premier, en disant avec une moue dédaigneuse : « Hum ! Arts décoratifs, donc inférieurs ! » Que nenni ! Ce sont eux les vrais, les jolis familiers qui nous aident à parer notre home, et nous intéressent le plus, nous les vraies femmes. Laissons ces messieurs jager solennellement les toiles solennelles, arpenter les kilomètres de peinture, jauger les proportions titaniques de ces statues, rêver au palais qui les abriteront. Que nous importent à nous ces kilos de cèruse et ces sacs de plâtre ? Entreront-ils jamais en nos logis ? Dieu nous en préserve, même de ces bustes si laids, si lourds, où seules les bonnes petites amies nous reconnassent.

Reposons nos yeux sur ces joliessees bien féminines, sur ces parures exécutées par nous ou pour nous ; de jolis bijoux, des interprétations charmantes d'insectes en corne blonde, irisée ; des livres aux belles reliures, tout cela, pour la plupart, fait par d'adroites mains féminines joliment inspirées.

La mode semble favoriser particulièrement les sacs réticules en cuir gaufré et surtout les coffrets à bijoux : byzantins, romans, treizième siècle, Renaissance, incrustés de pierre, ciselés, repoussés, en cuivre, en étain, c'est une rage, une folie, chaque vitrine en possède au moins un.

Mais ce qui est vraiment nouveau et mérite d'être signalé (pour une Normande, c'est devoir et plaisir), c'est le regain de faveur dont jouit la tapisserie de Bayeux, cette fameuse broderie qui retraca la conquête de l'Angleterre et fut faite par la reine Mathilde, épouse du conquérant.

Le *Figaro Illustré*, il y a quelque deux ou trois ans, en raconta l'odyssée d'après la légende ; est-ce grâce à lui qu'elle semble s'agrandir de plus en plus ? Un artiste, M. A. Keim, l'interprète de façon plaisante pour bouche de ceinture. C'est un simple rectangle de métal où des fragments divers de l'épopée se retracent joliment burinés en trois tons, argent, argent bruni et doré.

Mais voici que la reine Mathilde a suscité d'autres émules, en broderie cette fois, car nous revenons aux dentelles, très beau store en Richelieu, et l'acétate parent naïvement Harold, Guillaume et Edvard, copiés sur la fameuse tapisserie, tandis que dans les mystères assortis, des chevaliers anglais et normands jouent.

Un autre store est digne de retenir l'attention, le dessin genre Renaissance est d'Henry Ball-Carrier-Belleuse, l'exécution de Boyer-Sabatier. C'est un curieux point à l'aiguille robuste et décoratif qui réunit des jours connus, autour de ganses, mais dont le toile est intéressante. Ce point s'appelle, de par la volonté de son auteur, « point du Lembron », il est d'un très bel effet.

Tout à fait intéressant est ce dessin de napperon, d'une note joliment archaïque : l'Antiquité... des fresques assyriennes, égyptiennes, grecques et perses sont traitées de manière à être brodées facilement, l'opposition du noir et du blanc donne déjà idée du résultat.

Des broderies byzantines maintenant, puis une écharpe d'un air vieillot amusant, brodée à l'ancienne, avec festons et jours à l'aiguille, un panneau décoratif dont le dessin se sert de ficelle de différentes grosseurs,

puis un éventail en point d'Angleterre et point à l'aiguille, véritable merveille, comme d'ailleurs le coussin qui lui tient compagnie, si joli, si merveilleusement exécuté en vannerie et à l'aiguille, où des amours s'ébattaient parmi des capucines.

Lorsqu'on voit de si jolies choses, on est tenté de braver les pessimistes et de leur dire : Allons ! la dentelle n'est pas morte en France, elle est bien là, fière et vaillante, parfois belle comme jadis, toujours captivante, adorable dans ses gaucheries même, dans ses tâtonnements, parce que dans ses réseaux on sent encore un cœur qui frissonne, une main qui hésite, et que c'est un peu de l'âme féminine qui s'est immobilisée là...

Suzanne Turgis.

L'Ouverture des Délégations financières

Alger, 13 mai.

L'ouverture de la session ordinaire des Délégations financières, cet après-midi, a été une nouvelle occasion, pour les élus algériens, de témoigner de leur profond attachement et de leur vive gratitude au gouverneur général. Son discours a été souvent interrompu par d'unanimes applaudissements : c'est un éloquent résumé de la grande œuvre accomplie par M. Jonnard depuis qu'il dirige l'administration algérienne.

Il a énuméré les intelligentes mesures prises et les généreux sacrifices consentis pour parer aux horreurs de la famine, dans les milieux indigènes, à la suite de deux années de sécheresse et d'invasions successives de sauterelles. Le rôle des Sociétés de prévoyance indigènes a été particulièrement bienfaisant : en prêts de semences et en secours, elles ont dépensé plus de cinq millions.

M. Jonnard a indiqué les heureux résultats de l'exploitation des forêts, qui ne brûlent plus et rapportent, et de l'importante réforme de l'unification et de la communauté des tarifs sur l'ensemble des réseaux ferrés de l'Algérie. Il a annoncé la prochaine exécution d'un million de kilomètres de lignes nouvelles qui ne coûteront pas moins de cent millions.

En parlant de l'Ouzenza, il a dégagé avec force l'intérêt capital qui s'attache à une prompt solution. Il a répondu une fois de plus aux critiques qui ne s'appuient généralement que sur l'ignorance des textes des conventions ou sur des textes déformés et faussés. Il a montré le préjudice énorme que subit la colonie en raison des ajournements, qui ne profitent qu'aux producteurs d'Espagne et de Suède et à quelques grands marchands de minerais étrangers.

Sa lumineuse et décisive démonstration fait regretter, d'ailleurs, encore, qu'il n'ait pu s'expliquer jusqu'ici, sur cette affaire, à la tribune de la Chambre. En ce qui concerne les services de l'Instruction publique, de l'assistance hospitalière et de l'hygiène, un effort considérable a été réalisé, dans ces dernières années, en Algérie. Depuis cinq ans notamment, sept cents classes nouvelles ont été créées pour l'enseignement primaire des Européens ; l'an dernier, les crédits destinés à l'enseignement indigène ont été triplés.

Ce qui ressort de ce magistral discours, c'est que la colonie possède une direction ordonnée, féconde, à la fois ferme et conciliatrice, et que son essor, en dépit de désolantes calamités, est assuré par les mieux appropriées et les plus prévoyantes réformes.

Lenoir.

LA JOURNÉE

Obsèques : M. Jacques Siegfried (à Langeais, Indre-et-Loire) ; départ de Paris, quai d'Orsay : 11 h. 5 matin ; retour de Langeais : 6 h. 37 soir. — Mme la comtesse d'Armaillé de Salaberry (Saint-Pierre de Gros-Cailhon, 10 heures). — Mlle Elisabeth de Nour (Saint-Pierre de Chaillot, 10 heures).

Assemblée générale : La Société pour l'étude de la participation aux bénéfices (Musée social, 5, rue Las-Cases, 8 h. 1/2).

La bienfaisance : Vente de charité pour les œuvres de « La Petite famille » (Galeries de la Charité, 25, rue Pierre-Charbon, de 2 à 6 heures). — Visite de l'ancien hôtel de Sagan, au profit des Œuvres de protection de la jeune fille et des maisons de famille pour jeunes filles isolées (57, rue de l'Université, de 10 heures à 6 heures).

Inauguration : Expositions rétrospectives des œuvres d'Achille Jaquet et Lionel Le Courteux (Salon des Artistes français, 3 heures).

Cours et conférences : Institut catholique, 19, rue d'Assas : M. Froidvaux : « Les Régions australes du globe » (2 h. 1/2). — M.

Bidou : « La Révolution de février » (3 h. 1/2). — M. Paul Dhorme : « La Religion assyrienne-babylonienne : les dieux et la cité » (5 h. 1/4). — Mgr Lucien Lacroix : « La Nuit du 4 Août » (Sorbonne, 3 heures). — M. Edmond Sarrafin : « Les Bronzes de la Renaissance » (Petit Palais, 8 h. 1/2). — M. Georges Cain : « Les Champs-Élysées » (Salon des Artistes français, 4 heures). — M. Edmond Doulé : « Un coup d'œil sur le Maroc et l'islam marocain » (École des langues orientales, 5 heures). — M. le docteur Domini : « Le Traitement des maladies cancéreuses » (Polyclinique Henri de Rothschild, 199, rue Marcadet, 5 heures).

Informations

Le Congrès hippique. — Le bureau du Congrès hippique vient de se réunir sous la présidence de M. Emile Loubet, pour arrêter le programme du Congrès organisé par la Société nationale d'encouragement à l'agriculture et qui aura lieu les 18 et 19 juin 1909, à l'hôtel Continental, pendant le concours central d'animaux reproducteurs des espèces chevaline et asine.

Après une discussion à laquelle ont pris part : MM. le président Loubet, Sarrien, Baron du Teil, G. Barrier, vicomte d'Harcourt, du Rozier, Lavalard, de Lagorze, L. Banno, le bureau a mis à l'ordre du jour du Congrès les questions qui seront traitées.

Banquet de l'Union des femmes peintres et sculpteurs. — Le banquet annuel de l'Union des femmes peintres et sculpteurs, qui réunit une très brillante assistance, a eu lieu hier soir, sous la présidence de M. Michel, chef de cabinet, représentant le ministre de l'Instruction publique.

Au dessert, M. la duchesse d'Uzès, présidente de l'Union, a retracé, dans une éloquente et spirituelle improvisation, les progrès croissants de l'Union et rappelé les noms des lauréates du dernier Salon.

Mme Polpoit, au nom de l'Orphelinat des Arts, a remercié ensuite l'Union du large concours accordé par elle à l'œuvre qu'elle préside.

Enfin M. Michel, au nom du ministre, a remis la rosette d'officier de l'Instruction publique à Mlle de Montigny et les palmes académiques à Mlle d'Espinosa, Collas et de Frumier.

Un concert très brillant a terminé la soirée.

Au Salon de photographie. — C'est lundi que doit fermer le Salon de photographie organisé par le Photo-Club de Paris dans la salle des fêtes du Cercle artistique et littéraire.

Cette belle manifestation artistique attire chaque jour de nombreux visiteurs au Cercle Volney et les vendredis ont été particulièrement élégants.

L'ensemble des œuvres exposées présente un réel intérêt, et les cent épreuves en couleurs sont, à juste titre, très admirées. Il est regrettable que tous ces tableaux en couleurs, pour la plupart, de véritables œuvres d'art, réunis par le Photo-Club de Paris, soient aussi vite dispersés et ne puissent pas rester plus longtemps à la disposition des amateurs comme des professionnels, qui y trouvent un enseignement précieux, tant au point de vue technique qu'au point de vue artistique.

Les Artistes de Neuilly-sur-Seine. — L'intéressante exposition que la Société des artistes de Neuilly-sur-Seine organise tous les ans aura lieu cette année dans la salle des fêtes de l'hôtel de ville de Neuilly, du 15 mai au 6 juin.

Samet prochain à deux heures, vernissage et inauguration.

Repos hebdomadaire. — La « Confédération générale de l'agriculture, du commerce et de l'industrie », et le « Comité de l'alimentation parisienne » organisent pour samedi prochain, chez Bonvalet, une grande réunion de commerçants que présidera M. Marguery, et qui aura pour sujet : la loi sur le repos hebdomadaire et les commerces d'alimentation.

Gazette des Tribunaux

NOUVELLES JUDICIAIRES

Les débats des procès en dommages-intérêts que s'intentent réciproquement Mme Sarah Bernhardt et M. Henry Bataille à propos de l'adaptation du *Faust* de Gœthe se sont terminés, hier, à la 3^e Chambre du Tribunal.

M^e Clunet, l'avocat de Mme Sarah Bernhardt, a répliqué à M^e Chenu au nom de M. Henry Bataille.

A vendredi prochain, pour le jugement du Tribunal.

(PAR DÉPÊCHE DE NOTRE CORRESPONDANT) Toulouse. — Mgr Marty, évêque de Montauban, a comparu aujourd'hui devant la Cour d'appel de Toulouse.

Poursuivi sous l'inculpation d'avoir entravé la liberté des enchères parce qu'il avait engagé les fidèles à ne pas acheter le château de Montauriol, dont la loi de dévolution voulait de déposséder l'évêché au profit de l'Etat, Mgr Marty fut relaxé par le Tribunal correctionnel de Montauban. C'est sur appel du ministère public qu'il comparait aujourd'hui devant la Cour d'appel.

La Cour a confirmé le jugement de Montauban.

